N° 46. UN SOU N° 46.

11 *Floréal* an 79.

LA GRANDE COLÈRE

DU

PÈRE DUCHÊNE

Contre les citoyens membres de la Commune qui ne vengent pas la mort des gardes nationaux fusillés à Versailles, en appliquant la loi sur les otages ;

Avec sa grande allocution pour qu'ils cèdent la place à d'autres s'ils ont peur !

Il y a du temps, citoyens membres de la Commune, que le Père Duchêne ouvre l'œil sur vous;

Parce qu'il sait bien que si la plupart d'entre vous sont de bons bougres carrément décidés à faire leur devoir jusqu'au bout,

Il en est aussi quelques-uns qui n'ont pas cette mâle et suprême résolution qui fait tout braver dans l'intérêt de la Cité.

Foutre !

Il ne s'agit pas de rire !

D'être des tremblenrs,

Et de passer pour des couillons.

Et quand le Père Duchêne vous voit faire, citoyens, membres de la Commune, des actes qui peuvent vous donner la réputation d'être l'un ou l'autre,

Il se fout dans une colère bougrement patriotique,

Et il sacrifierait ceux d'entre vous qui ne marchent pas, comme de pur et simples jean-foutres !

Eh bien,

Citoyens,

C'est un de ces actes que vous venez de commettre,

Et qui met si en rage le Père Duchêne aujourd'hui !

Comment, foutre !

Comment,

Quatre gardes nationaux viennent d'être cernés, pris et fusillés par les gendarmes de Versailles,

Quatre fédérés ont été lâchement mis à mort, au mépris de toutes les lois de la guerre, de toutes les conventions établies qui veulent qu'on respecte la vie des soldats prisonniers,

Quatre défenseurs de la Commune de Paris ont été passés par les armes !

L'un d'eux s'est traîné mourant jusqu'à l'un de nos postes, et il a raconté le crime,

Il a rendu le dernier souffle en criant vengeance,

Et quand on vient vous faire le récit de cette abominable cruauté, avec des preuves à l'appui,

Vous vous contentez d'ordonner une enquête !

Une enquête, foutre !

Ah ! c'est tout ce que vous trouvez à faire pour ceux qui meurent, pour ceux qu'on assassine, à cause de leur amour de la Commune !

Nom de dieu !

C'est trop fort !

Une enquête !

Eh ! qu'est-ce que vous croyez que ça peut nous foutre à nous, une enquête !

Qu'est-ce que vous voulez que ça foute aux femmes et aux enfants des patriotes morts pour la défense de la Cité ?

Quelle confiance voulez-vous que ça donne, ça, une enquête, aux bons bougres qui jettent leur fusil sur leur épaule et qui s'en vont se foutre des brossées avec les Versailleux, parce qu'ils espèrent, s'ils vivent, être libres, s'ils meurent, être vengés !

Une enquête ?

Nous nous en foutons, nous, des enquêtes !

Et des faiseurs d'enquêtes, la même chose !

Des enquêtes ?

C'est comme sous l'Empire alors !

Quand un gredin de la Cour ou un mouchard quelconque avait fait un mauvais coup au lieu de lui foutre carrement la main sur le poil et de lui expédier son affaire en deux temps, on faisait une enquête, et la coquinerie passait au bleu sans qu'on en entendît jamais plus parler ?

Le Père Duchêne prétend, lui, que, quand il y a doute, il faut en effet

faire des enquêtes, parce qu'il faut toujours s'assurer de la culpabilité des gens et ne pas les condamner sans être bien sûrs que ce sont eux qui sont les misérables,

Mais quand il n'y a pas de doute, que le fait est là, clair, patent, palpable, les enquêtes sont de la jean-foutrerie, et pas autre chose!

Et cela est!

Vous avez ordonné une enquête, citoyens membres de la Commune,

Ou plutôt,

(Car le Père Duchêne est trop juste pour faire retomber sur vous tous la faute de quelques-uns)!

Ceux d'entre vous qui ont ordonné l'enquête ne l'ont fait que par poltronnerie,

Et parce qu'ils n'osaient pas appliquer la loi sur les otages,

Qui veut, par son article 5, que « **l'exécution d'un partisan de la Commune par les gredins de Versailles, soit aussitôt suivie de l'exécution d'un nombre triple de gens retenus comme ôtages!...** »

Voilà la pensée du Père Duchêne,

Et il est sûr que beaucoup de bons bougres sont de son avis,

La demande d'enquête est un faux-fuyant, un prétexte pour n'être pas obligé d'appliquer la loi sur les otages.

Et il le déclare :

Ceux d'entre vous qui ont voté l'enquête sont des couillons et des lâches qui ont peur pour leur peau et qui se foutent pas mal des intérêts de la Cité!

Ah! foutre!

Le Père Duchêne ne vous laissera pas tranquilles, mâtin! croyez-le bien, car il place les intérêts de la Cité bien au-dessus de vous,

Et il ne croit pas que l'idée de Commune soit indissolublement liée et puisse mourir avec vos personnes.

Vous,

Mais vous n'êtes que vous!

Nous ne tenons à vos individus que parce que vous nous avez promis de représenter notre idée,

Mais du jour où vous ne la représentez plus, allez-vous-en, voilà ce que nous devons vous dire!

Et en vérité, ceux d'entre vous, citoyens membres de la Commune, qui ont demandé l'enquête ne représentent plus ni le Peuple de Paris, ni la Révolution,

Et ils n'ont qu'une chose à faire:

A se retirer de l'Hôtel-de-Ville!

Ils ne représentent plus le Peuple, car le Peuple ne peut se laisser assassiner sans mot dire,

Les citoyens de Paris ne peuvent avoir confiance et marcher carrément à la bataille en sachant qu'ils risquent non-seulement leur peau au milieu de la mêlée, mais qu'ils ont encore toutes les chances du monde d'y passer s'ils sont faits prisonniers!

La justice du Peuple est rapide, sommaire, ennemie des enquêtes quand il y a flagrant délit,

Et c'est ainsi qu'il faut que la justice soit rendue!

Ces citoyens membres de la Commune ne représentent plus davantage la Révolution.

Le Père Duchêne a expliqué, dans une de ses feuilles, comment après un

coup d'Etat toute la loi établie étant supprimée par le fait même de la Révolution qui vient de s'accomplir, nous en sommes à l'origine de nous-même et de notre droit : à la force.

C'est notre cas, — comme c'est le cas de tous ceux qui représentent la pensée populaire après un coup d'Etat,

Et il n'y a plus d'autres lois que celles que nous avons édictées !

Vous ne représentez plus la pensée de la Révolution, ô vous qui avez demandé l'enquête,

Vous ne représentez plus la pensée de la Révolution puisque vous doutez, puisque vous hésitez, puisque vous n'avez plus la conscience du principe qui vous a faits ce que vous êtes !

Vous avez fait une loi sur les otages,

Qu'elle fut bien ou mal faite,

Et le Père Duchêne soutient qu'elle est bien faite,

Il fallait l'appliquer, le cas échéant !

Il fallait l'appliquer,

Puisque vous ne l'avez pas abolie.

Et être logique,

Et être conséquents avec vous-mêmes !

Vous ne l'avez pas fait.

Et foutre !

Le Père Duchêne ne vous l'envoie pas dire :

Vous êtes ou des imbéciles,

Ou des jean-foutres !

Si vous n'avez pas appliqué la loi,

Parce que vous pensez qu'elle est mal faite,

Vous ne deviez pas la faire,

Ou en demander la révision immédiate,

Et alors vous n'êtes que des imbéciles !

Ou bien vous n'avez pas appliqué la loi,

Parce que vous avez eu peur de faire fusiller les ôtages, comme le voulait l'article 5 de la loi que vous avez faite,

Et alors vous êtes des jean-foutres !

Et s'il faut vous le dire,

C'est l'avis du Père Duchêne !

Le Père Duchêne ne vous croit pas des imbéciles,

Mais il pense que ceux des membres de la Commune qui ont voté pour l'enquête sont des jean-foutres qui ont fait des restrictions mentales, et qui se sont dit :

« Foutre ! .. mais c'est grave, fusiller des otages !... Il est vrai que les Versaillais ont assassiné quatre fédérés ; mais faire exécuter douze otages, c'est conséquent, et il pourrait nous en cuire SI JAMAIS NOUS AVIONS LE DESSOUS !... »

Allons, voyons !

Avouez-le que vous avez eu cette pensée : « Il pourrait nous en cuire si jamais nous avions le dessous ! »

Et le Père Duchêne en mettrait sa main au feu,

Et il l'affirme !

Oui,

Vous avez eu peur,

Et vous avez douté de la victoire !

Vous avez voulu vous garder une porte de sortie, un escalier dérobé,

Vous n'avez pas brûlé vos vaisseaux !

Et dans votre âme et conscience, vous vous êtes dit qu'il vous fallai

prendre vos précautions pour le cas où par impossible la Révolution serai vaincue !

Donc vous avez douté d'elle !

Donc vous ne pouvez plus la servir !

Vous nous êtes inutiles,

Nous ne pouvons plus compter sur vous,

Allez-vous en !

Retirez-vous de cet Hôtel-de-Ville où vous êtes entrés pour sauver la Cité, pour affirmer la Révolution, pour sauvegarder le bien-être, la liberté la vie surtout des citoyens de Paris,

Et où vous venez de manquer à vos serments, de faillir à vos promesses, de mentir à notre confiance !

Allez-vous en, nous dit le Père Duchêne,

Faites place à de plus dignes !

Faites place à des hommes qui sachent encourir les responsabilités devant lesquelles vous faiblissez,

A des hommes qui sachent exposer leur tête pour la Cité, comme les fédérés exposent leur poitrine,

A des hommes dévoués et forts, qui ne fléchissent pas et ne tremblent pas devant les grandes taches, devant les missions redoutables,

A des hommes enfin qui soient des hommes,

Et qui ne vous ressemblent pas,

Pas de jean-foutres !

Foutre, nom de dieu !

Vive le brave 151e !

En voilà, par exemple, un bataillon dont le Père Duchêne est bougrement satisfait.

Ah ! les braves gens !

Se sont-ils bien tiré le poil à Neuilly !

Le Père Duchêne aurait voulu pouvoir les embrasser tous tout à l'heure

Quand il les regardait défiler devant notre Hôtel-de-ville,

Avec leurs braves gueules de bons bougres,

Et en gueulant tous : Vive la Commune ! comme des enragés.

Vrai, ça faisait plaisir à voir.

Il y avait surtout leur sacré gamin de commandant, le bon bougre Roger, à qui le Père Duchêne a rudement tapé dans la main,

Attendu que ce moucheron est tout de même un rude lapin,

Et un fameux patriote,

Et qu'il s'est bougrement bien conduit au feu,

Et ses hommes donc !

En ont-ils abattu des gueules de rouésins, ces noms de dieu-là, à la barricade Borgnès et aux autres !

Quelle dégringolade, mes enfants !

C'est vrai qu'aussi les pruneaux leur tombaient dru sur la gueule,

Et que les jean-foutres de l'autre côté ne s'endormaient pas.

Mais ils se foutaient bien de ça, les braves fédérés.

Ils restaient là ; aussi tranquilles que des petits Jean-Baptiste,

Absolument comme s'il ne pleuvait pas, autre chose que de la neige,

Et ils continuaient gentiment leur bonne besogne sans se presser,

Jusqu'au moment où ils se levaient tout à coup,

Et en avant là, nom de dieu !

Encore une de prise.

C'est la Commune qui sera contente !

Et ça a duré comme ça pendant deux jours.

Un coup ça a été une rude affaire.

La dernière barricade des fédérés n'était plus qu'à trente mètres de la barricade des roussins.

Ne voilà-t-il pas le sacré petit bonhomme de commandant qui se fout à grimper sur le tas de pavé,

Et qu'il commence à foutre une brave allocution pour engager les autres à taper la main du Peuple.

« Mes bons bougres, qu'il leur dit, ou quelque chose comme ça.

« Nous ne voulons pas vous faire du mal,

« Nous sommes vos frères, venez avec nous.

« Et vive la Commune, nom de dieu !

Mais je t'en fous, les chenapans tirent tout de même.

Ah ! c'est comme ça, se disent les braves fédérés,

Vous nous foutez des biscaïens au lieu de nous embrasser ?

Bon ! ne craignez rien, ça va chauffer.

Et nom de dieu, ils leur ont foutu pendant deux heures une si belle tapée de bons pruneaux, que les jean-foutres n'ont pas demandé leur reste,

Et qu'ils ont foutu le camp, une belle affaire, ce qui fait que dans leurs deux jours les bons bougres du 151e ont bel et bien gagné plus de 600 mètres de terrain.

Ce n'est pas déjà si mal, ça pour un premier début.

Qu'en pensez-vous, patriotes ?

Le brave général Dombrowski a trouvé que ça n'était pas mauvais.

Et foutre ! il a récompensé les bons bougres par une sacrée allocution bougrement encourageante,

Et bougrement patriotique.

Le Père Duchêne, de son côté, est rudement content de ces braves patriotes,

Et nom de dieu, il ne se gêne pas pour le dire.

Il ne lui manquait plus que çà !

A ce méchant petit foutriquet de Thiers !

Maintenant il est complet !

Ma foi, oui !

Parole de Père Duchêne, après ça faut tirer la corde.

Le jean-foutre Thiers général !

Général, mes bons bougres !

Avec un chapeau à claque et une grande plume blanche, un sabre, un habit galonné.

Rien ne manque !

Un général pour de vrai !

Un général de roussins !

Comme ça doit être drôle, patriotes, de voir un petit bonhomme haut comme la botte d'un de ses gendarmes,

Avec sa sacrée figure ratatinée, son petit toupet blanc, son ventre rond à faire envie à Picard,

Tout ça, à cheval !

A cheval, foutre !

Les patriotes vont croire que le Père Duchêne s'amuse à la moutarde,

Et qu'il les blague.

Pas du tout !

Quand la série des jean-foutres qui gobelotent à Versailles aussi tranquillement que quand ils buvaient leurs 43,000 bouteilles à l'Hôtel-de-Ville, se réunissent en conseil,

Le bougre Favre dit :

« Le général Thiers a poussé aujourd'hui une reconnaissance du côté des avant-postes insurgés. Le général s'est montré pour sa petite taille, à la hauteur des circonstances, arrivé à deux lieues des barricades ennemies, il s'est replié en bon ordre. Le canon du Mont-Valérien a protégé la retraite. — Tout va bien. »

Ça se passe comme ça à Versailles !

Le petit Thiers a son plan !

Après tout, patriotes, le Père Duchêne s'en était toujours douté, il l'avoue aujourd'hui.

Qu'est-ce qu'il y a de drôle, au bout du compte, que ce petit foutriquet soit général !

Il manquait à la collection !

Qu'a foutu Vinoy, Ducrot, Bazaine, Galliffet, toute la séquelle à Badinguet, qui, foutre ! sont à la tête des roussins !

Ils n'ont guère fait que fusiller les patriotes !

Ce sont les soldats de Décembre, qui ne savent que *balayer la canaille*, et signer une capitulation !

Mais, tonnerre ! Thiers n'a-t-il pas lardé autrefois les patriotes de la rue Transnonain ?

N'a-t-il pas aussi pris sa forte part de capitulation !

Allons, allons ! général, à cheval, foutre !

Mais le Père Duchêne te le dit :

Ne montre pas ton nez aux bons bougres qui veillent, là, derrière la barricade !

Ils ont l'œil, ceux-là !

Et, foutre ! tu pourrais bien la payer un peu cher !

Ils n'oublient rien, les patriotes !

Et, nom de dieu, toi et ta série de jean-foutres, vous en avez bougrement sur la conscience !

Il vous faudra bien payer un jour ou l'autre !

La France livrée, Paris trahi, les patriotes assassinés lâchement, Flourens, Duval,

Et les milliers de cadavres qui dorment dans les champs abandonnés, morts pour la défense de la Patrie que vous trahissiez,

Morts seuls, sans un regard qui adoucisse leurs souffrances, sans un sourire pour fermer leurs yeux !

Combien sont-ils comme cela, depuis Sedan jusqu'à Buzenval ?

Général, ne montre pas ton tricorne de roussin, tu pourrais payer pour toutes ces victimes !

Foutriquet a fait un discours,

Et un fameux discours encore !

Où le Père Duchêne ne s'y connaît pas,

Seulement il y a une chose qui étonne bougrement le vieux,

C'est qu'il y ait une masse de feuilles à Paris qui foutent là-dessus des tartines à n'en plus finir,

Et qui discutent les paroles de Foutriquet aussi sérieusement que si c'était du bon sens.

Le Père Duchêne vous demande un peu, patriotes, si c'est raisonnable,

Et si on doit parler de ces choses-là autrement que pour la rigolade?

Qu'est-ce que ça nous fait au bout du compte ce que Foutriquet pense de nous?

Il y a bougrement longtemps, nous autres que nous savons ce que nous devons penser de lui!

La cause est entendue, n'est-ce pas, mes bons bougres,

Et bien, alors!

Pourtant il y a une chose qui fera bougrement rigoler les patriotes dans la sacrée jean-foutrerie du roi des Versailleux.

Le Père Duchêne va vous le dire.

Foutriquet a mis une main dans son gilet,

A la place où les bons bougres ont un cœur,

De l'autre il a pris son mouchoir pour s'en frotter un œil,

A la façon du jean-foutre Jules Favre.

Après quoi il s'est retenu à quatre pour ne pas rire comme un sacré bossu.

Et il a dit qu'il ne pouvait pas faire autrement que de bombarder Paris,

De foutre des obus sur les monuments,

De tuer les pauvres femmes et les pauvres mioches qui passent dans les rues,

Enfin de se conduire comme le dernier des jean-foutres.

Il a dit encore qu'il y avait bien des gens qui lui disaient de finir.

Qu'il appelait ces bougres-là, des conciliateurs.

Mais toutes ces machineries ne servaient à rien,

Et qu'il voulait être libre de foutre des Parisiens parterre tout à son aise,

Sans être embêté par un tas de gêneurs,

Attendu que c'était son droit.

Et puis après ça, il a continué à chouailler de plus belle,

Et il a juré à ses jean-foutres d'amis qu'on pouvait compter sur lui,

Et qu'il tuerait des patriotes, nom de dieu! En veux-tu en voilà!

Quoique tout de même ça lui fera « saigner le cœur, »

Eh bien! le Père Duchêne trouve que celle-là est assez gaie,

Et il propose d'ajouter le cœur de Foutriquet à la petite collection de cœurs de jean-foutres que nous avons déjà.

Après le cœur léger,

Ça nous fera le cœur saignant :

L'un vaut l'autre, nom de dieu!

LE PÈRE DUCHÊNE, *marchand de fourneaux.*

Demain, le Père Duchêne publiera la :

GRANDE DÉCLARATION

Du Père Duchêne aux citoyens de Paris, pour les avertir qu'il forme son bataillon de francs-tireurs, sous le nom des :

ENFANTS DU PÈRE DUCHÊNE

Et qu'il en confie l'organisation au capitaine Pierre, qui est un bougre à poil, et qui foutra de sacrées piles aux jean-foutres versailleux.

Imprimerie Sornet, rue du Croissant, 16.